

24 images

24 iMAGES

Le temps des sentiments *L'heure d'été* d'Olivier Assayas

André Roy

Number 142, June–July 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25071ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2009). Review of [Le temps des sentiments / *L'heure d'été* d'Olivier Assayas]. *24 images*, (142), 60–60.

Le temps des sentiments

par André Roy



Après avoir parcouru le monde à la recherche de valeurs dites modernes, en phase non avec le temps présent mais avec le futur, celui qu'annoncent les nouvelles technologies et la vitesse de l'information; après des films comme *Demonlover* et *Clean*, Olivier Assayas revient dans son pays et nous donne un film reposé. L'opus surprendra même ceux et celles qui suivent la carrière de cet ancien critique des Cahiers, depuis *Désordre*. Justement, plus vraiment de désordre, de lutte entre l'énergie et la résistance dans cette *Heure d'été* qui, signalons-le, est le résultat d'une commande du musée d'Orsay pour son vingtième anniversaire d'existence. Après l'Asie et l'Amérique, où sa caméra nous a entraînés, le cinéaste fait un retour en terre natale, dans ses vieux meubles – si on nous permet cette image puisque le sujet de départ du film concerne un héritage et une collection de meubles et d'objets antiques de grande valeur (le musée les acquerra). Un retour vers *Les destinées sentimentales* (film sorti en 2000 et qui portait sur une famille de négociants en porcelaine, de bourgeois autant marchands qu'artistes). C'est dans ce même sillon qu'Assayas se replace en montrant une famille dont la mère possède un riche ensemble d'œuvres picturales, d'objets Art déco et de carnets d'un peintre qu'elle a aimé.

Le film débute à la campagne, dans la grande maison de cette mère, Hélène Marly (Édith Scob, toujours une joie de la revoir), entourée de ses trois enfants et de ses petits-enfants. Elle sait sa mort proche et confie à l'aîné, Frédéric (Charles Berling), la responsabilité de conserver son héritage, maison et collection d'œuvres. Mais, malgré ses souhaits, celui-ci devra, en les vendant et

en en donnant une partie en dotation, diviser cet héritage avec sa sœur Adrienne (Juliette Binoche) et son frère Jérémie (Jérémie Renier) qui ne vivent plus en France. Ce legs à partager ne donne pas lieu à des crises de nerfs, à des larmes, à des conflits. Pas d'hystérie ici comme chez Arnaud Desplechin, par exemple, dont *Un conte de Noël* était sorti à la même époque à Paris et qui, lui aussi, prenait son ancrage dans une maison familiale. Autant Desplechin expose déchirures et blessures, élabore frénétiquement un mélange de névrose et de schizophrénie pour le porter à son plus haut point d'explosion, la maison devenant un lieu de forces centripètes faisant se cogner les êtres, autant Assayas s'éloigne, pour sa part, du deuil, de la tristesse, des affects négatifs desplechiniens. Tout dans son *Heure d'été* est affaire de confiance, de légitimité, de dignité. La maison chez Assayas a un effet centrifugeur : en même temps que les objets sont dispersés, les enfants s'éloignent d'elle (en Chine pour Jérémie, en Amérique pour Adrienne, à Paris pour Frédéric qui aurait aimé la garder avec ses collections pour ses enfants). Pas d'acharnement ici, presque un abandon aux lois sociétales (comment faire pour ne pas trop payer d'impôts sur la succession, entre autres), au destin qui semble vouloir faire du bien à tous. On est dans le réel, proprement (dans tous les sens du mot) perceptible par le réalisme de la narration, par un naturalisme certain dans la mise en scène, avec des êtres reconnaissables, contemporains (par leurs emplois, par leur habillement), qui nous rassurent.

Ce n'est pas un hasard si ce film s'intitule *L'heure d'été*, pour ce moment qui annonce la saison de la lumière et de la chaleur. La campagne où commence le film et où il se

termine n'y est même pas un lieu de résilience, c'est un lieu tranquille, un lieu de paix, de jeunesse, de rajeunissement même : la dernière séquence montre des adolescents, amis des enfants de Frédéric, faisant la fête dans la maison d'Hélène avant qu'elle soit rendue à son nouveau propriétaire. Le bâtiment n'a plus aucune valeur, sentimentale pour les enfants, cela est certain, ni même de valeur d'usage (elle est vidée de ses objets antiques, presque délabrée).

Tranquillité, oui, que confirme l'écriture neutre du film, détendue et distante, qui marque peut-être un tournant chez Assayas. Cela tient certainement à sa fréquentation intense ces dernières années du cinéma asiatique, à celle notamment de Hou Hsiao-hsien sur lequel il a tourné un film. Il avoue lui-même, dans le cahier de presse, que *L'heure d'été* « est [son] film le plus taiwanais ». On y trouve effectivement l'élégance, la sérénité, le sens de l'observation distante et même de la plasticité de Hou, qui plaçant le film sur le terrain de l'observation la plus minutieuse possible (voir la durée et le contenu des plans, comme pris sur le vif, spontanés, pleins et vides en même temps). Se fait concret un plaisir de filmer, un plaisir simple, celui de donner du temps aux sentiments, de les laisser porter par le temps qui passe, les sentiments aériens, lumineux comme ils peuvent l'être au moment où l'été commence. À cette heure annonciatrice, la vie des sentiments ne peut être que souveraine. ■

France, 2008. Ré. et scé. : Olivier Assayas. Ph. : Éric Gautier. Mont. : Luc Barnier. Son : Nicolas Cantin et Olivier Goinard. Int. : Charles Berling, Juliette Binoche, Jérémie Renier, Édith Scob, Dominique Reymond, Valérie Bonneton, Kyle Eastwood. 100 minutes. Dist. : Les Films Séville.

Sortie prévue : fin juin 2009